

Le Swadeshi, face à la crise actuelle

Colloque de Wardha. Janvier 2011.

Louis Campana.

Il est remarquable de constater que la crise économique et financière soit arrivée comme une surprise. En effet l'impression générale est de dire « Mais qu'est-ce qui nous arrive ? Pourquoi et comment en est-on parvenu à ce stade et quels sont les rouages qui ont manqué pour que la bonne continuation de notre entreprise soit interrompue ? ». L'analyse de la crise moderne est comme la boîte de Pandore...On peut y voir tous les biens et tous les maux, mais la catastrophe est annoncée... Et ça va faire mal.

A scruter avec attention, sans jouer au devin, tout est fait pour en arriver à la catastrophe mondiale sous peu.

C'était hier !

Dans sa préface d'un petit livre paru chez Denoël (collection Pensée Gandhienne), intitulée *Leur civilisation et notre délivrance*, qui est la traduction du texte *Hind Swaraj* de Gandhi, Lanza del Vasto reprend une citation de Gandhi pour caractériser la civilisation anglaise de l'époque: « il n'est que d'attendre que cette civilisation se détruise d'elle-même! ».

Ecoutons Lanza del Vasto :

« Pour le jeune Mohandas enfant, puis écolier, puis étudiant, l'Anglais, la Civilisation moderne, c'est la Puissance et la Liberté.

C'est encore la Libéralité, la Tolérance, la fraîcheur d'Esprit, l'Audace à inventer, à découvrir, à entreprendre. C'est la Raison, c'est la Justice dans les actes et la Science dans la pensée.

C'est un sujet de stupeur et d'envie. C'est un maître qu'on déteste avec admiration, un modèle qu'on imite en se reniant. Car si on fait un retour sur soi-même, on rougit de se voir avili, asservi : croupissant dans l'indigence, l'inertie et la décrépitude au milieu d'un peuple asservi et avili, empêché dans tous ses actes de la vie par des observances routinières et des restrictions superstitieuses, enfermé dans l'intelligence des formules incantatoires...»

Rien ne pouvait donc laisser soupçonner qu'en arrivant à Londres, Gandhi découvrit l'Anglais autrement. A essayer de se conformer à toutes ces anglaises pour tenter de comprendre quel était le mystère de cette civilisation, il n'y vit que du vide, une erreur, un leurre auxquels il était impérial d'échapper.

Quels furent donc les moteurs de cette clairvoyance qui devaient révéler la redoutable et efficace douceur de la non-violence privant l'Angleterre de la moitié de son empire ?

Première découverte : Plus grande est la civilisation, plus insignifiant est le civilisé.

Au milieu des hauts fourneaux, des villes surchargées, des transports pénibles et harassants, le civilisé court, s'aplatit, hagard, mangé par le temps qui lui fait défaut, en perpétuelle débandade. Toutes les richesses du monde se concentrent dans ces villes de Londres, de Manchester ou de Liverpool, capitales du monde du trafic, de domination et de gloire, de ravages et de guerres, ruinant des territoires entiers sur toute la planète. Cette civilisation étouffe non seulement son propre peuple réduit à une ombre au service de quelques privilégiés, mais de plus engloutit les fabuleuses richesses des peuples asservis d'Inde, d'Australie ou d'Amérique.

Deuxième découverte : La fascination des Anglais pour l'Inde.

Face aux diverses manifestations d'intérêt pour son pays, aux multiples questions et interrogations que soulevait sa présence en Angleterre, Gandhi, étonné, écoutait, recevant même de ses amis indophiles des traductions en anglais de la Gîta ou des Upanishad.

A la relecture des ces ouvrages, il perçoit alors trois enseignements majeurs que la contemplation du monde civilisé dans lequel il vit lui permet de mettre en valeur pour mieux les appréhender à la lumière de sa tradition et de celle de ses hôtes chrétiens. Je cite dans la préface de Lanza del Vasto :

« Il n'y a qu'une seule vérité : se connaître soi-même, ainsi qui se connaît, connaît les autres, connaît le monde, connaît Dieu. Qui s'ignore, ignore tout

Il n'y a qu'une puissance, qu'une liberté, qu'une justice : se maîtriser soi-même. Celui qui se domine a vaincu le monde.

Il n'y a qu'un bien : Aimer les autres comme soi-même, autrement dit comme étant soi-même.

Tout le reste est figure, illusion et vanité. »

Troisième découverte : Ce ne sont pas seulement les Anglais qui ont conquis l'Inde, ce sont aussi les Indiens eux-mêmes, les riches ou les privilégiés, qui les ont laissés la dépouiller par intérêt immédiat (contre des espèces sonnantes et trébuchantes ou des bonnes places dans les administrations). D'où son travail incessant de réveil pour sortir son peuple de la torpeur par le difficile apprentissage de la désobéissance civile.

Et aujourd'hui?

Ainsi dans un monde en crise comme c'est le cas aujourd'hui, ces trois enseignements sont-ils à considérer comme les voies de la sagesse ?

Que reste-t-il à la femme ou à l'homme contemporain caractérisé par la peur de la solitude, la peur des autres, la peur du silence, la peur du manque, cherchant l'argent partout avec avidité, incapable de tirer de son propre fond autre chose que de l'angoisse pour demain, réclamant sécurité et confort au détriment de son plus proche voisin? Qu'est-ce qui lui fait défaut ?

Ce qui lui manque, c'est le retour sur soi, une idée de l'homme, son accomplissement qui ne passe pas par l'acquisition de produits manufacturés ou par l'accaparement de biens.

Ce n'est pas pour rien que nous avons organisé à Bhopal, symbole de l'irresponsabilité de certains grands groupes industriels, un colloque sur le thème « Vers une économie non-violente ». Notre dernier film traite également de ce sujet, tourné au Sri Lanka avec le gandhien Ariyaratné, où 7 millions de personnes ont été invitées à « s'éveiller » à elles-mêmes à la recherche d'un bonheur à portée de main, celui du partage. Il me revient ici deux slogans de Baba Amté à ses lépreux qui ont développé plus de soixante activités agricoles, artisanales et artistiques à Anandwan : « La force est entre vos mains (vos moignons)! » et « Le bonheur se meurt s'il n'est pas partagé! »

Posons-nous la question de savoir à quoi peut mener une vision politique, des mesures sociales, une dynamique économique sans cet éveil à soi-même, à la responsabilité personnelle et au devoir de partage ?

Eh bien, le résultat est notre monde soi-disant civilisé et globalisé, en proie à une guerre économique que se livrent les Etats et les multinationales, comme autant de dictatures soutenues par les banques spéculatives qui ont oublié leur véritable rôle, et au-delà de cela, la misère généralisée de milliards d'êtres humains, déplacés, humiliés, réfugiés, sans toit, sans terre, sans emploi, et sur tous les continents

Tout est décidé en haut des pyramides étatiques. Le pouvoir, sans joie et crispé, est concentré dans quelques capitales alors que chaque village devrait être le lieu de l'échange entre habitants, lieu de

décision pour les affaires essentielles, comme se nourrir, se soigner, éduquer les enfants, investir pour les gens du village, tisser des liens culturels, partager les connaissances, vivre, tout simplement. C'est ce qu'ont fait des générations avant nous, en maintenant une véritable cohésion sociale, certes dans la pauvreté, mais une pauvreté digne et tempérée par la solidarité. Les techniques modernes, qui ne sont ni la propriété ni les découvertes des hommes de pouvoir ou d'argent, mais appartiennent à tous, permettent de faciliter la vie des paysans et des artisans et élever leur niveau de vie par une rentabilité accrue.

Gandhi avait rêvé d'une Inde aux 500 000 villages indépendants et autonomes, lieux de plénitude humaine, réunis autour d'un seul drapeau.

Le pouvoir économique, politique, social, totalement accaparé et confisqué par une élite, peut-il être repris par le peuple, un pouvoir anobli par une quête spirituelle du sens ? Peut-on imaginer, comme le laisse entendre A.T. Ariyaratné, que le monde devienne une communauté de républiques villageoises et qu'il se débarrasse enfin de la violence économique institutionnalisée ? Oui, mais un peuple « éveillé », qui a réalisé sa mutation, c'est ce que j'appelle de mes vœux. C'est cela le *Swadeshi*, et ce n'est pas de la naïveté ou de l'utopie, puisque cela existe grandeur nature, et qu'en plus ce sont les conclusions de la FAO en juillet 2008, constatant, à terme, l'échec de l'agriculture industrielle (en fait de la macro-économie) et proposant le retour salutaire à une agriculture (une économie) de proximité, aux terres amendées biologiquement, pour le plus grand bien des populations rurales et urbaines.

A moins que nous ne fassions le constat amer de l'incapacité ou du refus des êtres humains à concevoir une façon de vivre digne, honnête, multiple, locale, respectueuse de l'autre et dans ce cas espérer un salut venu d'en-haut comme le révèle la tradition chrétienne. Quelque chose de gratuit mais précédé par une Apocalypse, laquelle étant révélation, se manifeste par des événements avant-coureurs douloureux.

N'est-ce pas ce qui arrive aujourd'hui et n'est-ce pas notre histoire?